

ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Accepted at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le Coup de Filet de l'Épousée conte inédit. Une Danseuse Poète. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Pourquoi M. Emile Ollivier ne fut pas son discours de réception à l'Académie Française, raconté par lui-même. Le Portrait. Cuisine.

La situation en Europe.

Au dire d'un voyageur, M. Jacob H. Schiff, qui vient de visiter plusieurs centres européens et est arrivé à New York, il y a un jour ou deux, par le Lusitania, la situation politique n'a pas un brillant aspect dans ces centres. Ainsi, en Allemagne, le gouvernement est aux prises avec une situation embarrassante; il cherche la solution d'un difficile problème: la réorganisation de ses finances. Il lui faut recourir à l'imposition de taxes nouvelles pour être en mesure de faire face à ses obligations; il lui faut augmenter et l'augmentation de sa marine exige beaucoup d'argent. En Angleterre, le parti libéral paraît perdre du terrain, surtout parmi les classes moyennes à cause de ses tendances socialistes. La chambre des Communes est saisie d'un projet de loi pourvoyant à une réduction de taxes nouvelles dont sont frappées les terres et qui équivalent à la confiscation dans bien des cas. En France, le malaise, qu'y a causé la récente agitation des employés des postes et télégraphes à presque entièrement disparu grâce à l'attitude ferme prise par le gouvernement en l'occurrence. L'attention publique y est tournée du côté des États-Unis; elle suit avec un vif intérêt la discussion du tarif douanier; et si ce tarif ne nuit pas aux industries et au commerce français, on y verra renaître la confiance et se nouer des relations qui donneront une impulsion nouvelle aux affaires.

Partout, en Europe, on fonde de brillantes espérances sur l'administration de M. Taft. Dès que le tarif aura été adopté et qu'il n'en sera plus parlé, la solution du problème de l'argent sera cherchée, car la question est d'une importance vitale et doit être réglée aussitôt que possible pour éviter bien des complications, bien des ennuis autant à l'étranger qu'aux États-Unis. Les mieux avisés prévoient que l'absorption de nouvelles sécurités aux États-Unis et l'exportation simultanée de fortes quantités d'or frapperont d'immobilité, pour ainsi dire, un capital considérable. Tandis qu'au moyen d'un système financier bien organisé, bien compris sera possible de réduire le volume de numéraire aux besoins du commerce et de l'industrie. Telles que sont les choses actuellement, le fort surplus de papier-monnaie qui n'est pas nécessaire, ne peut être employé qu'à l'achat de sécurités ou il déplacera notre or en le faisant aller sur des marchés étrangers. Si la question n'est pas traitée avec toute l'attention, toute la prudence, toute la sagesse qu'elle exige, l'heure sonnera où il faudra subir les conséquences d'une grossière erreur ou d'une coupable négligence. Le rapport de la Commission monétaire est donc attendu avec une anxiété qui s'explique.

La fête de l'indépendance cubaine.

A l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance cubaine, M. Ferrer y Picabia, ministre de Cuba à Paris, a offert un dîner à l'ambassadeur des États-Unis, M. Henry White, et aux chefs de mission des autres républiques américaines. Dix-sept de ces républiques étaient représentées. M. Ferrer y Picabia a prononcé un toast dans lequel il a rendu hommage à l'œuvre généreuse des États-Unis en ces termes: Vous appréciez l'importance commerciale et stratégique de notre situation sur une de ces grandes routes de l'humanité dont parle Keats. Vous avez vu, en huit années, notre population augmenter d'un tiers; notre capitale passer de 250,000 à 300,000 habitants; les écoles, les routes, les chemins de fer, de nouvelles banques, de nouvelles usines, de nouvelles industries de toutes sortes, de somptueux édifices foisonner sur toute l'île; notre commerce atteindre la proportion vraiment phénoménale de 555 "per capita". C'était, certes, une belle proie. Or, cette proie, l'aigle américain l'a par deux fois saisie entre ses puissantes serres et par deux fois il l'a paternellement rendue à ses légitimes possesseurs. De là notre profonde et délicate gratitude. Ce serait cependant manquer à la vérité, ainsi qu'à la justice envers tant de héros et de martyrs glorieusement tombés sur les champs de bataille ou sur l'échafaud, si vous ne me permettiez d'ajouter que ce beau développement est surtout dû au peuple cubain qui, dès les premières années du dix-neuvième siècle, brisant le désir de suivre l'exemple des Washington, des Bolivar et des San-Martin, commença de prier pour son indépendance; qui pendant les trente dernières années de ce siècle lutta héroïquement pour la conquérir, et qui aux dernières élections, si pacifiques et si loyales, donna est sortie triomphante la noble figure du président José Miguel Gomez, a démontré qu'il

met par-dessus toutes choses le souci et la fierté de cette indépendance. L'ambassadeur des États-Unis a répondu par un discours dont quelques déclarations sont particulièrement importantes. Il a dit que ceux qui ont été les Américains ne retireraient pas de la Grande-Antille le drapeau étoilé, ont méconnu l'esprit des institutions et le caractère du peuple américain.

Aménité de Prince.

Le roi Christian-Frédéric de Danemark s'est rendu populaire parmi ses sujets par son affabilité. Déjà, lorsqu'il était prince royal, il trouvait des mots qui le faisaient simer de tous et déclinait la cordialité de son caractère. En 1877, il dirigeait les grandes manœuvres. Matin et soir, on le voyait inspecter les baraquements, examiner tout en détail et s'inquiéter du bien-être des hommes. Un jour, accompagné de quelques officiers, il entra dans la maison d'une vieille paysanne, qui, soupçonneuse, hésitait à leur servir à boire. Pour lui donner confiance, le prince tira de sa poche une pièce d'or et déclina son titre: — Je suis le prince royal. — Vous vous moquez. — Comment le prince royal oserait-il venir chez une pauvre femme comme moi? A quelques jours de là, il y avait une revue dans les environs. La paysanne curieuse, s'était mise devant sa porte pour voir passer le défilé. Lorsqu'à la tête de ses troupes, le prince passa, elle faillit s'évanouir. Mais lui, la reconnaissant à son tour, la salua en souriant et lui dit: — Eh bien, cette fois, la petite mère, y croyez-vous au prince royal?

BISMARCK.

M. de Contonny rapporte dans la "Revue" quelques souvenirs de Bismarck au temps du Congrès de Berlin. La première fois qu'il le vit, ce fut à un dîner de gala où le général, tout en jouant de la fourchette et en se versant de copieuses rasades, déconcertait la correction de M. Waddington par la gaillardise de ses récents et par la crédulité d'un langage de soldat. Comme M. de Contonny demandait ensuite à l'ambassadeur de France si le prince parlait bien le français: "Oh! oui, répondit Waddington, ce diable d'homme parle même couramment le parisien, voire le gallois." Peu de jours après, le diable d'homme, en entrant dans la salle du Congrès, fut pris d'un étonnement; on le vit chanceler, chercher un appui et s'affaler dans un fauteuil. On s'empressa; Gortchakof, malgré son grand âge, devança tout le monde, en criant: "Ah! mon Dieu, qu'arrive-t-il? Déjà, il a saisi une main de son illustre rival et en tapote la paume, quand la syncope cesse tout à coup; Bismarck relève la tête, un éclair dans les yeux: "Non, cher prince, non; pas encore! — Dieu soit donc loué! répondit Gortchakof; mais vous buvez et mangez trop, chère Altesse. Je vous l'ai dit souvent: cela vous jouera un mauvais tour. "Ce fut à cette époque que M. de Biowitz se broilla avec M. de Bismarck. Il avait été invité chez le prince, "sans cérémonie, en famille", et cette cordialité lui avait semblé particulièrement flatteuse. Le lendemain, comme il venait de rédiger pour le "Times" un télégramme où il racontait discrètement l'entrevue, un officier prussien se présenta à son hôtel. "Eh! oui, monsieur de Biowitz, vous avez dit faire une admirable dépêche avec ce que le prince vous a dit sur cette affaire de question de Batoum. Quel effet dans le Congrès! — Comment? répondit Biowitz. Pouvez-vous en proposer? — Monsieur, il est des circonstances..."

spéciales où un gentleman doit oublier qu'il est reporter... Mais alors, s'écria brutalement le Prussien, pourquoi pensez-vous donc qu'on vous ait invité? L'écrivain du "Times" n'a jamais pardonné cette franchise à son hôte.

M. Jusserand remet une médaille commémorative à la Ville de San Francisco. San Francisco, California, 5 juin.—La médaille en or offerte par le gouvernement français à la ville de San Francisco, pour commémorer le relèvement et la reconstruction de la Métropole du Pacifique à la suite du tremblement de terre et de l'incendie de 1906, a été remise aujourd'hui aux autorités, par M. Jean Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis. La cérémonie a eu lieu dans la salle du Théâtre Opéra en présence d'une foule nombreuse parmi laquelle on remarquait la presque totalité de la colonie française de San Francisco. M. Jusserand, dans un discours approprié, a félicité la population de San Francisco de l'énergie déployée par elle dans les circonstances pénibles qui suivirent le tremblement de terre et l'incendie. Le discours de l'ambassadeur a été très énergiquement applaudi. Après l'exécution de la Marche aux flambeaux, le maire Taylor, au nom de la ville, a exprimé ses chaleureux remerciements pour la délicate attention du gouvernement français. La cérémonie s'est terminée aux sons de l'hymne national "Star Spangled Banner". Dans la soirée de l'après-midi l'ambassadeur et Mme Jusserand ont fait une promenade en automobile dans les rues de la ville. Un banquet officiel a été donné en leur honneur dans la soirée. San Francisco, 5 juin. Le maire Taylor, de nombreux fonctionnaires et les membres de la Colonie française de San Francisco, ont assisté, hier soir, à une réception donnée en l'honneur de M. et Mme Jusserand. Plusieurs orchestres ont pris la

Mademoiselle M. L. ROLLAND



Mademoiselle M. L. ROLLAND. Première chanteuse légère du Théâtre National de l'Opéra Comique de Paris.

Née à Bordeaux, elle fit ses premières études musicales dans cette ville. Elle entra au Conservatoire de Paris où elle remporta le premier prix de chant. Elle fut engagée à l'Opéra Comique par M. Carré, et y joua avec un éclatant succès "La Basoche", "Lakmé", "Mireille", "Carmen" et tous les grands rôles du répertoire. Les directeurs de province, voulant s'attacher cette nouvelle étoile, l'engagèrent pour quelques représentations, et c'est ainsi qu'elle se fit applaudir à l'Opéra de Nice, au Grand Théâtre de Bordeaux, au Théâtre de Arts de Rouen, et à l'Opéra de Genève où elle créa Griseuldis, la Reine Fiammetta, Cherubin, Hémel et Gretel, Fortunio, Laura Louise et Thais. La nouvelle chanteuse légère que nous aurons la bonne fortune d'applaudir cet hiver, a refusé de renouveler son engagement à l'Opéra Comique de Paris, pour accepter les offres si avantageuses qui lui étaient faites par M. Layolle.



M. Jusserand remet une médaille commémorative à la Ville de San Francisco.

parole pour dénoncer en termes énergiques les déclarations faites par le professeur David Starr Jordan, président de l'Université Stanford, dans un discours prononcé récemment au Collège de Bryn Mawr. M. Jordan avait déclaré que la France était une nation décadente. "En présence de ce que cette nation fait et a fait dans le domaine des arts, des lettres et de la finance, a dit le maire Taylor, un homme qui fait une telle déclaration prouve d'une manière concluante qu'il ne sait pas ce qu'il dit." M. Jusserand a dit: "Cette nation qui a donné le jour à un Pasteur, qui tient le premier rang dans le monde de la science, qui la première a développée la navigation sous-marine et l'aviation, ne peut sous aucunes circonstances, être trouvée en décadence." M. J. M. Dupas, président de l'Alliance des Sociétés françaises de San Francisco, a donné lecture du télégramme suivant adressé à M. Lucien Foullet, professeur au Collège de Bryn Mawr, le félicitant d'avoir énergiquement protesté contre les remarques de M. Jordan: "Les membres de la colonie française de San Francisco, au nombre de 3,500, assemblés ce soir sous les plus beaux drapeaux étoilés et tricolores à l'occasion de la visite de l'ambassadeur de France, envoient leurs plus chaleureuses félicitations au professeur Lucien Foullet, qui a protesté avec tant de dignité contre les insultes adressées à la nation française." L'assistance a longuement applaudi la lecture de ce télégramme et l'a approuvé.

Pendant son séjour dans cette dernière ville M. Gilmore aura une conférence avec les membres du syndicat Bush-Everett, qui a obtenu la concession pour amener le gaz naturel de la paroisse Caddo à la Nouvelle-Orléans.

Départ de M. Gilmore.

Le congrèsiste Gilmore, qui était arrivé ces jours derniers à la Nouvelle-Orléans, repartira aujourd'hui pour Washington, via St-Louis.

La obase à l'homme. Lexington, Ky., 5 juin.—Une centaine d'hommes armés battent le comté de Madison à la recherche de W. A. Sparks, un individu accusé d'avoir assassiné, la nuit dernière, un riche fermier du nom de Joseph Collins. Une récompense de 25 dollars a été offerte par les citoyens du comté pour l'arrestation de Sparks.

Arrestation de deux gamins.

Lawrence Evans et Joe Winsberry, deux gamins de 13 ans, qui distribuent, dans les rues de la ville, des brochures faisant les éloges et vantant la lucidité d'une diuèse de bonne aventure, ont été arrêtés hier après midi par la police. Ces circulaires étaient distribuées pour le compte d'une dame Reil, de Gretna.

Vapeur renfloué.

Le vapeur anglais "Ramor Head", qui s'était échoué, vendredi matin, à l'entrée de la passe Sud, a été renfloué hier dans la matinée, avec le concours de deux remorqueurs. Ce navire est arrivé dans la soirée à la Nouvelle-Orléans.

EN CRISES.

Mme Mary Dominguez, domiciliée rue Jeannette, 3524, a été prise de crises, hier matin, alors qu'elle se trouvait dans les bureaux de Thos. Flynn, un avocat, dans la bâtisse Hibernia. Elle a été secourue par les étudiants en médecine.

Services Religieux.

- CATHERALE ST-LOUIS. Chartres, pres Orleans. Dimanche, messes à 6, 7, 8, 9 et 11 heures. STE MARIE, Archevêché. Chartres et Ursulines. Dimanche, messes à 5:30, 7:00 et 9:00. Bénédiction à 5:00 p. m. Le vendredi, Exposition du Très Saint Sacrement pendant la messe de 6 heures et Bénédiction après la messe de 7 heures. IMMACULEE-CONCEPTION (Jésuites), Baronne et Commune. Dimanche, messes à 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 heures. STE ANNE. St-Philippe pres Roman. Dimanche, Messes à 6 h 12, 8 et 9 1/2 heures. ST AUGUSTIN. St Claude et Bayou. Dimanche, messes à 5:30, 8, 9 et 10:30. ST ANTOINE DE PADOUE. Conti et Rempart. Dimanche, Messes à 8 heures et à 10 heures. Tous les jours messe à 7 heures. Le soir, exposition du Très-Saint Sacrement, Chapelet Méditation et Bénédiction. ST-PATRICK. Camp, pres Girod. Dimanche, Messes à 6 h 30; 7 h 8 et 10 h. ANNONCIATION. Marais et Mandeville. Dimanche, messes à 7, 8 et 9:30 à 6 heures Rosaire et Bénédiction. STE ROSE DE LIMA. Bayou Rosaire entre Broad et Dor genois. Messes le dimanche à 7, 8 et 10 heures. Vêpres, récitation du Chapelet et Bénédiction du Très Saint Sacrement à 4 p. m. ST VINCENT DE PAUL. Dauphine, pres Montegut. Messes le dimanche à 5:30, 7 et 9:30. Rosaire et Bénédiction à 4:30 P. M.

avait tenté d'écarter un danger... Et ne danger ne pouvait être le même pour tout? Tous n'étaient pas complices de ce meurtre?... Et si le meurtrier existait parmi eux, quelle était, pour les autres, la raison qui les faisait mentir? avaient-ils intérêt à sauver le coupable? Et quel intérêt?... Et ce coupable?... Qui?... Après des charges relevées contre les frères Bourriane et Ouboulet, après les soupçons inspirés par l'attitude louche de Nathalie, voilà que, maintenant, d'autres soupçons naissent. Contre Croix-Vitré lui-même?... Et, dans un pareil dédale, dans de semblables ténèbres, où rien ne rappelait les causes même les plus difficiles qu'il avait eu à instruire, l'esprit du juge se perdait. Le temps s'éclaircissait les jours suivants, mais le froid augmenta et la neige n'avait pas pu fondre. Le soleil luisait sur une campagne toute reluisante de reflets de cristaux. Les arbres, les buissons, la nature entière était figée. La Mare à l'Eau ressemblait, sous l'enveloppement de la neige, à un vase tombé, et c'était comme une surprise toutes les fois que quelqu'un en sortait. De cette tombe, personne n'avait dû surgir. Et c'était bien la tristesse, en

effet, morne et sombre, la tristesse sans remède. Plus que la tristesse, même. La défiance! Oui, ces braves gens auraient subi les pires catastrophes, s'ils avaient eu l'un pour l'autre la tendresse d'autrefois. Ils se fussent serrés un peu plus pour offrir moins de prise aux coups de tempête et la tempête serait passée sans les attendre. Mais depuis le départ de Ouboulet, depuis l'accusation injuste, depuis ce grand malheur, c'était à peine, entre les quatre qui restaient là, s'il s'échangeait quelques mots. Alors, ils se faisaient à voix basse. On eût dit qu'ils avaient peur ou bien que leur cœur était si oppressé qu'ils n'avaient pas la force d'élever la voix. Louise Dornak se cachait souvent pour pleurer tout à son aise. Quand elle rentrait, ses yeux étaient rouges. Dornak était muet, fumait sa pipe sans s'ache, assis près du poêle, le soir, le coque sur un genou, le regard fixe, absorbé. Lisou avait bien essayé de dissimuler sa frayeur, au début, et de rassurer ses parents adoptifs en disant que l'on ne tarderait pas à renvoyer Henriot quand on aurait reconnu la fausseté d'une pareille accusation. Mais elle n'avait pas trouvé d'écho. Louise et Dornak avaient détourné leur visage navré, crié par un désespoir intense.

Le malheur était entré dans la maison. Croix-Vitré observait ces choses, d'un air attentif. Lui-même était inquiet, car sans comprendre le mystère des soupçons qui planaient sur lui, il se rendait compte que ces cœurs étaient changés, et que, si c'était toujours pour lui, chez eux, le même respect, ce n'était plus la même tendresse. Et il se demandait en quoi il avait démerité de cette tendresse. Ce fut ainsi, dans ce silence de tombe, que s'écoulaient les premiers jours. Et parce que le malheur s'était abattu sur cette maison, tout le monde paraissait la fuir et c'était par hasard, maintenant, que les nouvelles de la ville, de l'enquête, de la vie enfouie, y faisaient arrivées, si Christian Fontenaille n'avait multiplié ses visites, apportant là un peu de ce qui ne passait au dehors. Toutes les fois qu'il entrant, les regards pleins d'anxiété se tournaient vers lui, avec une interrogation. De ce qu'il leur apprendrait dépendait joie ou deuil. Et il comprenait ce que cela voulait dire. Leur annoncerait-il que Henriot allait être en liberté? Hélas! la maison d'arrêt de Remiremont gardait son prisonnier. Parfois, Rose-Lisou, quand

elle était seule avec son père, et torturée par la pensée lancinante de le savoir coupable, tentait de lui arracher quelques mots qui auraient pu préciser encore sa certitude, ou lui faire croire qu'elle se trompait et que le malade était innocent. Elle procédait par allusions, pour ainsi dire par des paroles lointaines, n'osant interroger directement, et comptant seulement se guider sur quelque imprudent réponse qui lui échapperait, s'il était coupable, ou quelque protestation véhément, s'il comprenait qu'on l'accusait. — Henriot n'a pu mentir sans raison... Or, s'il n'avait pas menti, si, tout de suite, il avait raconté à M. Menestreau l'emploi de cette après-midi, le juge n'eût même pas songé à l'inquiéter. Il fait donc que la raison qui le fait mentir soit bien grave... Vous y avez pensé, mon père? — Il n'est pas une minute de la journée où ce problème ne se pose devant moi... Elle l'observa longuement. — Comme il dissimule!... Elle soupira. — Et vous ne trouvez rien, sans doute? — Non, non, pas encore. — Avez-vous l'espérance de découvrir le secret qui oblige Henriot au silence. — Il se peut! dit-il, énigmatique. Et lui-même regarda Rose-Lisou en une attention si profonde

et singulière qu'elle fut obligée de baisser les yeux. — Et toi? fit-il tout à coup, tournant la situation et la questionnant à son tour. Et, comme elle se taisait: — Examinons ensemble, voyez-tu quelles peuvent être les mystérieuses raisons qui ont dicté l'étrange attitude de Henriot... — Oui, fit-elle la voix brisée. Son cœur tremblait fort. — Nous écartons tout de suite la croyance qu'il puisse être coupable... car, à moins d'être frappé de folie, on ne commet pas un meurtre pour le plaisir de tuer... et je ne vois pas dans quel but Henriot aurait assassiné cette femme... Il ne la connaissait que fort peu... Il ne lui avait pas adressé la parole, peut-être bien, en toute sa vie... Ce qu'il n'ignorait pas, c'est qu'elle était ton ennemie et qu'elle te poursuivait de sa haine... Il l'aurait protégée, sans doute... Eût-il tué, pour te protéger, une fille qui semble avoir été prise au piège?... Non!... Moi, j'ai la conviction que le samedi, après-midi, un attentat était préparé contre toi... comme lorsque tu fus amenée à la Pomme-de-Pin... Il ne s'agissait pas de ton honneur et de ta raison qui eussent encombré à l'infamie qui t'attendait... Il s'agissait, j'en suis sûr, de ta vie... Mais Henriot pouvait-il l'avoir deviné, bien qu'il se vantait de tout savoir et que la forêt

n'aurait pas de secrets pour lui à dix lieues à la ronde? Non encore!... S'il avait deviné, il l'aurait dit aux juges... à moins qu'il se fût trouvé impuissant à fournir les preuves d'une pareille accusation... Mais devant son père et sa mère, devant toi, devant moi, il n'eût pas gardé le silence... Il nous eût fait ses confidences dans ton intérêt même... Il ne l'a pas fait... Donc, il ne s'est douté de rien... D'autre part... peut-on supposer... Oh! je ne crains pas de le dire devant toi et de faire rongir ta pendure... peut-on supposer qu'il eût quelque intrigue secrète avec cette fille qui, vicieuse et sans scrupules, aurait essayé de l'attirer à elle... Louise releva sur le comte ses deux yeux confiants et fiers... — Non... je comprends ta pensée... ceci est impossible... Henriot t'aime trop... Il faut, enfin, écarter l'idée d'un vol... De telle sorte que de tous les sentiments violents, de toutes les passions qui auraient pu amener un homme à détruire cette femme, en ce qui concerne Henriot, il ne reste rien qui puisse lui être attribué... Est-ce ton avis, Lisou? Parle en toute franchise... et ne se sauverait point par un mensonge... — Et cependant il a menti... C'est donc pour en sauver un autre?... Elle tressaillit, avec un mou-

vement de frayeur involontaire. Son père allait-il présenter la vérité? Alors, qu'arriverait-il... Sachant que son acte était connu, il se livrerait à son tour... Et pour elle, après avoir tout redouté pour Henriot, il lui faudrait tout redouter pour le vailliant... Ses angouisses changeaient d'objet, mais n'en seraient pas diminuées... De ces deux êtres tant chéris, quel fut le coupable, elle n'en serait pas moins la victime douloureuse. Non, le comte ne devait rien encore... mais son inquiétude augmenta, sans cause, vague, l'inquiétude d'un autre malheur, sans savoir lequel... — Pour en sauver un autre?... répéta Croix-Vitré, cherchant à quel s'arrêtait-il, celui-là?... Et pourquoi aurait-il tué?... Les deux Bourriane sont accusés, eux aussi... Je ne suis pas loin de croire qu'ils sont coupables... Henriot voudrait-il donc les arracher au sort qui les attend?... Henriot, leur ennemi... Henriot, qui connaît leurs vices, leurs brutalités, leurs crimes?... Henriot, se dévouant pour eux?... Non, non, folie... Il faut imaginer autre chose... Si ce dévouement existe, comme tu le penses, Henriot a donc vu le meurtrier et le meurtrier?... La suite à dimanche prochain.